

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

“Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu’il les ait
oubliées.”

CHARLES NODIER

SEPTEMBRE

3eme Volume, 9eme Livraison

REVUE PUBLIÉE À OTTAWA

TYPOGRAPHIE DE LA “GAZETTE,” MONTREAL

1884

R001
Z 05
P 01

L'AUTOMNE

Le souffle de l'Automne a flétri la feuillée
Où les oiseaux cachaient leurs discrètes amours ;
Le rossignol muet sur la branche effeuillée
Ne dit plus les chansons qu'il chantait aux beaux jours.

L'aquilon fait gémir la forêt dépouillée,
Les ruisseaux dans la plaine ont suspendu leur cours ;
Plus de chants dans les bois, de fleurs dans la vallée,
Les nids abandonnés pendent aux vieilles tours.

C'est ainsi que toujours les amères souffrances
Flétrissent nos plaisirs, les douces espérances
Et les illusions des rêves d'autrefois !

Et nos cœurs pleins de deuil où la douleur habite
Sont tristes comme un nid que la tempête agite,
Comme les prés sans fleurs, les bocages sans voix.

ARTHUR GLOBENSKI.

LETTRE DE PARIS

M. CARO

Un philosophe spiritualiste—Légende et vérité—Les auditrices de M. Caro—Rien de nouveau sous le soleil—Les ancêtres du pessimisme—Le vase vide de la jeune Indienne—Les saints laïques—Il jette l'ancre là-haut—Vous y aviez donc un rendez-vous?—La vie vaut-elle la peine d'être vécue?—Bonheur positiviste et bonheur chrétien—Anecdote du professeur athée.

Me permettez-vous, lecteur, de venir causer un peu avec vous de philosophie? Voilà, me direz-vous un bien gros mot, un mot tout chargé d'ennui, de sommeil et d'opium. Rassurez-vous, je ne prétends pas vous développer des théories transcendentes sur le *devenir* ou le *néant*, je ne veux nullement vous promener à travers les idées de nos entrepreneurs de démolition matérialiste, ni discuter doctoralement sur l'école néo-pessimiste; je désire vous raconter un philosophe vivant, dont le nom est un fétiche qui opère des miracles, possède certaines qualités de fascination qui domptent les plus rebelles et en imposent aux plus abstraits. M. Caro jouit en effet de ce privilège que le public intelligent le lit, l'écoute, le suit dans ses recherches les plus graves, qu'il fait avec lui de la philosophie, presque sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la poésie: ce public a été conquis, et chose plus rare il garde sa fidélité.

Et pourquoi cette faveur si constante de ces Athéniens de Paris, si changeants d'ordinaire, si prêts à décréter d'ostracisme ou d'oubli leurs favoris de la

veille. Pourquoi les cours de la Sorbonne, les articles de la Revue des Deux-Mondes, les livres de M. Caro ont-ils obtenu un succès toujours croissant ? Parce qu'il a cette qualité indéfinissable qui s'appelle le charme et qu'il met au service de la science un style lumineux, délicat, harmonieux, dégagé de l'appareil scolastique, de la logomachie et du pathos amphigourique où se plaisent parfois ses confrères. Un de mes amis comparait ceux-ci à un ananas, rugueux au dehors, savoureux au dedans : avec M. Caro, rien de pareil, le fruit est aussi avenant à l'extérieur qu'à l'intérieur, la forme égale le fond, et le vestibule du palais invite le passant à y pénétrer. Ainsi le professeur fait aimer la philosophie et celle-ci le lui rend bien.

Une autre cause de son prestige, c'est qu'il reste en communion d'idées avec ses auditeurs, c'est qu'il ne se renferme pas dans les sphères abstraites d'une métaphysique stricte, mais sa curiosité est sans cesse en éveil, et j'imagine que ce magnétiseur lit dans l'âme de son public, partage ses inquiétudes, va au-devant de ses questions. Nous sommes de grands inquiets, nous voulons percer les mystères de l'infini, comme nous perçons les continents. nous craignons d'être submergés par les grands courants de la bêtise contemporaine, nous cherchons vagement des points d'appui, des esprits sains qui apportent des réponses prêtes aux pontifes de l'athéisme masqué, du positivisme scientifique ou pratique. M. Caro a pris en main le drapeau du spiritualisme, et s'est jeté au plus fort de la mêlée : à la multiplicité des attaques, il oppose la vérité de la défense, prend souvent l'offensive, porte ses coups dans le camp de l'ennemi. Il ne laisse aucune attaque sans riposte, demeure l'infatigable champion de l'idéal, rallie à son étendard les hésitants, oppose à la contagion du mal la contagion du bien.

Breton d'origine et de famille, élève du collège Stanislas, il entre à l'école normale en 1845, après avoir remporté le prix d'honneur de philosophie au concours général : il en sort en 1848 avec le titre d'agrégé de philosophie dans une agrégation où il rencontre et connaît M. Renan. On voit que la molécule philosophique lui est en quelque sorte inhérente et qu'il trace de bonne heure le sillon dans lequel il moissonne de si belles récoltes. Rien en lui du révolté : jamais de défaillance, de nuits d'angoisses, il manie la truelle et non la pioche, il est architecte. Il laisse à d'autres la facile besogne du bouleversement. On l'a comparé à Jouffroy et aussi à Cousin dont il fut le familier, le Benjamin comme on dirait. La comparaison boite de plusieurs façons : le talent de M. Caro, très mesuré, équilibré, sociable, n'offre guère d'analogie avec celui de Jouffroy, si tourmenté, inégal et solitaire : d'autre part, l'éclectisme de M. Cousin est une méthode, tandis que le spiritualisme de mon auteur est une doctrine armée de pied en cap. S'il faut décidément lui trouver un précurseur, je nommerai Marie Biran dont il renouvelle le système par l'étude attentive des mœurs contemporaines.

Les dix-neuf ans de cours de philosophie à la Sorbonne, M. Caro y tient comme au principal honneur de sa vie. Il existe sur ce cours une légende parfaitement fautive comme la plupart des légendes, mais qui avait un instant paru faire son chemin plus vite que la vérité. Elle a été lancée par les envieux, répétée par les ignorants, répercutée par ces sots si nombreux qui faisaient dire à Henri Heine : il y a plus de sots que d'hommes. A les entendre, M. Caro est un philosophe pour deux, une sorte de Berquin métaphysique qui expose à ses *auditeurs* des vérités de M. de la Palisse. Quand ces niaiseries-là se débitent devant moi, j'ai

l'habitude de poser au quidam cette simple question : " Pardon, mais avez-vous quelquefois assisté à son cours ? " Soyez sûr qu'il ne demande pas son reste.

Par exemple, interrogez les connaisseurs, les gens impartiaux, ils vous répondront que pendant ces dix-neuf années pas un cours n'a répété l'autre, que M. Caro recevait ses sujets tout faits ou plutôt tout indiqués par les préoccupations scientifiques qui surgissaient en Angleterre, en Allemagne et en France. Ils vous diront toutes les ressources de ce talent flexible qui reste uni dans la doctrine et varié dans l'application, quelle étude minutieuse il fait des théories de ses adversaires, avec quelle courtoisie il les expose, avec quelle ampleur il les réfute. Ils vous apprendront aussi que cette salle du grand amphithéâtre de la Sorbonne ne fut ouverte aux dames qu'en 1875, à une époque où M. Caro avait déjà conquis son bâton de maréchal de France, son fauteuil d'académicien, où il était en pleine lumière; que, depuis lors, dans ces deux mille personnes qui se pressent pour l'entendre, les femmes n'ont jamais figuré pour plus d'un sixième.

Si dans cette carrière féconde, il ne cesse de combattre le bon combat, s'il sait découvrir l'erreur enguirlandée de fleurs et démêler la goutte de poison subtil contenu dans le vase de lait, si la leçon pénètre sans cesse d'une sorte d'éther idéaliste, si la pureté de la forme, l'élégance de l'organe, l'harmonie de la diction rendent attrayantes les pensées les plus sérieuses, vous étonnerez-vous que tous ceux qui veulent croire viennent l'entendre, l'applaudir et le préfèrent à nos gorgies modernes? En veut-on à Molière de cette simplicité merveilleuse qui le rend accessible à tous? Reproche-t-on à Mozart de charmer aussi bien les gourmets de musique que les profanes?

M. Caro excelle dans la conversation aussi bien que dans le livre et la conférence; il aime les salons de causerie, où il se délasse de ses grands travaux; il y brille au premier rang, et, comme tous les causeurs émérites, pratique volontiers le monologue, laissant de côté la philosophie pour juger avec finesse les hommes et les choses de l'époque. Quelquefois cependant, à force d'artifice, on parvient à le mettre sur la métaphysique, et alors, n'en déplaît aux Zoïles et aux Chersiter, c'est là un régal exquis. J'ai vu un parterre de duchesses, de marquises, femmes du plus rare esprit, suspendues à ses lèvres. Comme il philosophe avec son âme, non avec son cerveau, comme sa philosophie a une muse et n'est pas une simple officine de syllogismes abstraits, il charme et persuade sans effort.

Que de réflexions ingénieuses je lui ai entendu faire de la sorte sur le bonheur suprême d'affirmer quelque chose, sur ces rétameurs de systèmes anciens qui copient non-seulement les Grecs, mais les Hindous! Vous raillez les vieilleries spiritualistes et chrétiennes, mais vous oubliez que Darwin a pour précurseur une doctrine bouddhique qui remonte à des milliers d'années et qui porte le nom de *théorie de l'émanation*; qu'Hegel, Tchelling, Fichte sont de simples plagiaires du gnostique Basilide, que la science, ce dieu de l'école positiviste, était déjà, sous le nom de *Sophia*, l'héroïne du système de Valentin. Vous menez grand bruit autour d'Hartmann, Hopenhauer, Leopardi, les théoriciens et le poète du pessimisme moderne? Mais ignorez-vous que c'est dans l'Inde que le pessimisme a trouvé ses vrais aïeux, qu'il a été fondé la nuit où, assis sous le figier de Gaja, le jeune prince Cakja s'écriait: "Rien n'est stable sur la terre. La vie est comme l'étincelle produite par le frottement du bois. Elle s'allume et elle s'éteint, nous ne savons ni d'où elle est venue, ni

où elle va... Ah ! malheur à la jeunesse que la vieillesse doit détruire ! Ah ! malheur à la santé que détruisent tant de maladies ! Ah ! malheur à ce monde où l'homme reste si peu de jours... Tout phénomène est vide, toute substance est vide, en dehors il n'y a que le vide... le mal, c'est l'existence."

Croyez-vous, demandai-je à M. Caro, qu'une société d'athée pourrait subsister huit jours ? Oui, me répondit-il, en souriant, si elle avait pour objet la vertu, pour ressort l'abnégation, pour principe la vérité, si en un mot, tous ses membres étaient dignes d'être chrétiens. On nous parle de la science, mais nos plus illustres savants ont cru. Je sais bien que Broussais s'est vanté de "n'avoir jamais disséqué une âme," mais Dumas, Pasteur, demeurent des spiritualistes convaincus ; mais Linné voyait passer l'ombre de Dieu derrière les grands spectacles de la nature ; mais Leverrier a dit : "J'ai vu Dieu à travers le télescope," et Biot : "J'ai vu Dieu à travers le microscope." Les positivistes font grand étalage de quelques *saints* laïques, de certains dévouements individuels qui n'ont pas pour origine la foi. J'ai bien envie de leur répondre par cette fable de la jeune mère indienne qui ayant vu guérir un malade en lui présentant un breuvage, approchait nuit et jour un vase vide des lèvres de son enfant mourant. Cette mère était une bonne mère, mais son vase était vide et ne contenait pas la potion vivifiante ; de même pour ces positivistes restés honnêtes, *quoique* et non *parceque*, ils approchent un vase vide des lèvres de l'humanité souffrante. Ils auront beau faire, ils ne nous empêcheront pas de considérer l'humanité comme une harpe dans la main d'un grand maître, et chaque peuple comme une corde particulière de cet instrument.

Cette élévation, cette profondeur, tempérées par une

philosophie pleine de fleurs, constituent l'originalité de M. Caro. Un de ses collègues de l'Académie Française disait à ce propos : " Ce diable de Caro, il plane toujours, il a des actions dans les hirondelles ; mais s'il jette l'ancre là-haut, ils transporte avec lui ses auditeurs et parle de l'infini comme s'il était employé chez la Providence." Très fin d'ailleurs, il n'ignore pas la valeur de certains compliments, et un jour qu'un candidat au doctoral, croyant se mettre dans ses bonnes grâces, lui disait avoir assisté à son cours, il lui riposta ironiquement : " Vous y aviez donc un rendez-vous ?"

Je n'ai pas encore introduit mon lecteur chez M. Caro. Ce dernier me pardonnera-t-il, non de franchir le mur de la vie privée, je ne me le permettrais pas, mais de dire qu'il habite rue Chénard, tout près de cette Sorbonne, théâtre de ses victoires ? Dis-moi qui tu hantes, je te dirais qui tu es : l'appartement est simple, et ce qu'on y remarque surtout ce sont les livres qui remplissent non-seulement le cabinet de travail, mais plusieurs pièces. Sur la cheminée, les photographies de M. et Madame Caro, celle de leur fille unique, morte peu de temps après son mariage avec un littérateur distingué, M. Bourdeau. Madame Caro a publié dans la *Revue des Deux-Mondes* plusieurs œuvres de premier ordre, entre autres le *Péché de Madeleine* qui compte parmi les romans les plus délicats de la littérature contemporaine. Douée d'une âme qui fut son génie, on pourrait lui appliquer ce mot charmant du vieux Mirabeau, " qu'elle est faite de la rognure des anges."

L'œuvre de M. Caro est déjà considérable : L'idée de Dieu et ses nouveaux critiques—Essai sur le mysticisme au 18^{ème} siècle ; Saint Martin, le philosophe inconnu—Problèmes de morale sociale—Études morales sur le temps présents—La philosophie de Goethe—Le maté-

rialisme et la science— Les jours d'épreuves : 1870-1871—Le droit et la force—Le pessimisme au 19^{ème} siècle—La fin du 18^{ème} siècle—M. Littré et le positivisme ; Hachette éditeur. Je ne puis analyser ces livres, mais je remarque que l'auteur s'efforce d'y maintenir ces deux points fixes : " 1o. L'univers a un but, et par conséquent il y a une pensée à l'origine des choses. 2o. L'homme est une personne, dont le déterminisme physique, chimique et biologique, s'arrête à un certain point ; le monde moral est inexplicable sans la personnalité libre, et celle-ci ne saurait être ramenée sous la loi des phénomènes physiques. Pour juger l'œuvre de M. Caro, il me suffira de rappeler cette belle pensée de Joubert : " La véritable métaphysique ne consiste pas à rendre abstrait ce qui est sensible, mais à rendre sensible ce qui est abstrait, apparent ce qui est caché, imaginable s'il se peut ce qui n'est qu'intelligible, intelligible enfin ce qui se dérobe à l'attention."

Au reste, je ne saurais mieux faire que de parcourir avec vous un chapitre de son volume sur Littré, celui qui est intitulé : *Le prix de la vie humaine dans le positivisme*. La vie vaut-elle la peine d'être vécue, se demande-t-il ? Vivre, si l'on doit repousser comme une chimère tout idéal supérieur aux faits et aux lois physiques, vivre alors en vaudra-t-il le tracas et l'effort ? Et il constate avec M. Renan que la vie du positiviste demeuré honnête homme reste encore " parfumée par le souvenir de ces croyances fécondes dont on peut sacrifier la lettre sans abandonner l'esprit " ; qu'à notre insu " c'est souvent à ces formules rebutées que nous devons les restes de notre vertu." Nous vivons d'une ombre, du parfum d'un vase vide ; après nous, on vivra de l'ombre d'une ombre. Avec une rare sagacité, M. Caro examine ensuite pour quelle part entrent dans une telle vie les influences actuelles ou séculaires, les idées am-

biantes, tout imprégnées de christianisme diffus ou de spiritualisme latent, les habitudes collectives de la race, de la nation ou de la famille. Il établit par exemple que la personnalité morale de M. Littré n'est pas la fille du positivisme, qu'elle date de plus haut, qu'elle plonge ses racines plus profondément, dans ce monde ancien que la théorie nouvelle prétend détruire et remplacer, que si le *saint athée* changea de manière de philosopher sur l'histoire et sur le monde, il ne changea pas de manière de vivre ou de sentir. Il met ensuite le bonheur chrétien en parallèle avec le bonheur positiviste qui se résume dans cette formule: avoir contemplé les lois éternelles du monde et aimé ce qui est digne d'être aimé, vaut la peine d'avoir vécu. Il montre que les positivistes "parlent toujours de la vie comme si le bonheur personnel devait en être le commencement, et sitôt qu'on leur demande d'expliquer la nature de ce bonheur, ils changent de terrain et nous répondent en exposant les conditions et les lois du bonheur social. Mais au nom de quelle considération supérieure l'homme nouveau doit-il renoncer à son bonheur personnel, si la foi scientifique règne seule dans le monde destitué de causes premières et de causes finales, abandonnée à la souveraineté des lois physiques?... Si ce n'est que cela, mon bonheur vaut celui des autres, et il mérite autant d'égards." Est-ce que l'homme se résignera jamais à *jouir par procuration*, à la seule pensée du bonheur de l'homme de l'avenir ?

Il y avait une fois un professeur qui, s'étant épris des doctrines simiesques de Darwin, ne se contentait pas de les enseigner à ses élèves, mais s'avisait de les commenter à son fils. Il leur déclarait que l'homme, ce singe monté en grade, n'est qu'un tube digestif percé par les deux bouts, que la religion et la philosophie spiritualiste ne renferment que contes de nourrice à

dormir debout ; que le matérialisme est un petit spectre à l'usage des sacristies ; que le vice et la vertu sont des produits du même ordre que le vitriol ou l'indigo ; qu'il n'y a d'autre Dieu que le néant, que ces mots de droit, de devoir, d'honneur sont des mots vides de sens, des épouvantails inventés par les gens d'esprit pour empêcher les foules de s'entre-dévorer. Il ne jurait que par Holbes, Shopenhauer, Büchner, et ne permettait à personne de prononcer devant lui le nom de Dieu : volontiers il eût mis le contrevenant à l'amende, comme faisait Rabagas dans la comédie de Sardou. Lui-même, chose étrange, se conduisait en honnête homme, afin de prouver par son exemple que le pessimisme peut tenir école de vertu. Il disait encore que l'espérance spiritualiste est l'éternelle lâcheté de l'homme et traitait celle-ci d'esclave. Qu'arriva-t-il ? Un jour sa femme s'aperçut qu'il vieillissait et le quitta. Son fils avait grandi et il traduisait en langue pratique les préceptes de son père, s'endettant, jouant, grand amateur de débauche et de tripots. Un jour il se présente devant son père et lui signifie qu'il a besoin d'une somme considérable.—Mais, malheureux ! qu'en veux-tu faire ?—Ceci ne vous regarde pas.—Je refuse !—Mon père, vous me permettez alors de vous rappeler que vous êtes âgé et affaibli, que je suis jeune et vigoureux.—Quoi ! tu oserais porter la main sur moi !—Vous m'avez dit cent fois qu'il n'y a pas de récompense à attendre là-haut, que la vie est l'art de jouir et mépriser, que vous ne reconnaissez d'autre droit que celui de la force ; j'applique vos doctrines.—Et comme son père persistait à refuser, ce fils trop logique se jette sur lui, le terrasse, le laisse pour mort, s'empare de ses clefs, vide le coffre-fort et s'enfuit.

J'entendais M. Caro raconter cette piquante anecdote à un contradicteur, fanfaron de scepticisme qui vantait

plus que de raison le triste système de Shopenhauer. L'adversaire resta bouche liée et s'en alla tout déferré des deux pieds, comme disait St-Simon.

C'est égal, vous êtes bien heureux au Canada, de ne pas voir de près tous ces pessimistes, positivistes et matérialistes, qui repoussent, comme des champignons vénéneux, dans nos vieilles sociétés.

VICTOR DU BLED.

Paris, 5 août 1884.

HYPOTHÈSE D'UN CATACLYSME

LE SAGUENAY

La rivière Saguenay, appelée par les Indiens Pitchitanichetz, sort du lac Saint-Jean par un double canal dont un bras s'appelle la Grande Décharge, et l'autre la Petite Décharge. Ces deux bras, séparés par l'île d'Alma, à la sortie du lac, se rejoignent trois lieues plus loin et commencent alors l'étonnante rivière Saguenay qui, dès son début, se précipite en cascades, en chutes et en rapides d'une extrême violence sur une longueur d'environ douze lieues, et ne prend son cours uniforme et régulier qu'à sept milles au-dessus de Chicoutimi, pour le poursuivre ensuite jusqu'à Tadoussac, après avoir parcouru, en se dirigeant toujours vers l'est, une distance de quarante lieues. Sa largeur varie comme celle de toutes les rivières ; mais elle est rarement de moins d'un mille, tandis que, depuis la baie Ha ! Ha ! jusqu'à son embouchure dans le Saint-Laurent, elle est le plus souvent d'un mille et demi, et quelquefois de deux milles.

La mer y monte jusqu'à un endroit appelé Terre Rompue, mais dont le véritable nom devrait être "Interrompue," parce que c'est là que la navigation s'arrête. Cet endroit est à quatre-vingt-huit milles de l'embouchure du Saguenay et à trente-cinq milles environ de la décharge du Lac ; les rapides et les cascades viennent y mourir après une suite d'élangs échevelés. Quant au cours du Saguenay, depuis Terre Rompue jusqu'au

Saint-Laurent, il est extrêmement rapide, et le reflux de la marée se fait sentir jusqu'à plusieurs lieues au large du grand fleuve, en faisant dévier parfois la course des navires.

La rivière Saguenay est un gouffre profond parfois de mille pieds, taillé en plein granit, au sein d'énormes entassements de montagnes, par un terrible cataclysme qui remonterait à des milliers d'années, si l'on peut s'en rapporter à l'attestation géologique, aux témoignages offerts par l'étonnante physionomie du sol, par l'image de bouleversements répétés, par les épaisseurs profondes d'alluvion, de terre végétale, jetées comme au hasard, en énormes amas, soulevées comme le sein même de l'océan dans la tempête, puis s'affaissant dans des ravins de cent, deux cents, trois cents pieds de profondeur, tout cela brusquement et comme simultanément, sans cause explicable, si ce n'est par un épouvantable choc dans les entrailles de la terre et par le déchaînement des éléments qui en fut la suite. Il n'est pas de voyageur qui ne se sente pris d'une sorte de frémissement, d'épouvante mystérieuse, à l'aspect de ce sombre fleuve et de ses formidables rives à l'heure où le crépuscule grandissant s'épanche sur elles, à cette heure où le bateau-à-vapeur, chargé de touristes émerveillés, rendus subitement silencieux, charmés en même temps que dominés, s'avance lentement vers son embouchure que semblent garder avec un front menaçant de lourdes falaises où viennent s'obscurcir les dernières heures du jour. Chaque branche d'arbre frissonnant alors dans le vent du soir semble un sourcil qui se fronce et dont l'ombre se projette au loin sur les flots du Saint-Laurent lui-même. Ce large manteau noir, qui descend des sommets hérissés, encore tout pleins des longs roulements du tonnerre, remplit l'âme d'une terreur à laquelle l'imagination donne de l'intensité

sans doute, en la grossissant d'un cortège de visions effroyables, mais il semble qu'à la vue de cette rivière presque insondable, enserrée, comme étreinte entre deux torsos de montagnes qui ont l'air de se défier d'un bord à l'autre d'un infranchissable abîme, on se croie en face d'une dernière empreinte du chaos, d'un dernier essai, ébauche violente d'une formation arrêtée dans son cours, et qui gronde, et qui s'irrite de ne pouvoir jamais se compléter, d'attendre en vain l'œuvre patiente, mais sûre, du temps qui accorde son heure à tout ce qui existe.

Il y a comme du délire dans cette création. Les montagnes paraissent avoir été jetées là au hasard, comme dans une épouvantable mêlée où les combattants sont restés debout, foudroyés sur place. Dans ces entassements informes, on respire comme un souffle encore tout récent de cataclysme, et bien des siècles encore passeront sans rien enlever à cette nature de son horreur tragique. Tout y tremble de l'entrechoquement, de la fureur des éléments repoussés dans leur essor ; on se sent, en pénétrant dans ce chaos immobilisé, aussi petit que l'atôme, et l'on a comme une secrète terreur d'y être englouti sans retour.

Il semble qu'une main divine, pleine de colères, s'est abattue tout à coup sur ces énormes rochers et les a entr'ouverts avec fracas pour donner cours à un torrent furieux. Quand le Saguenay, jusqu'alors ignoré sur la carte du monde, s'est précipité pour la première fois dans cette gigantesque crevasse de mille pieds de profondeur, quand il entra pour la première fois dans ce lit bouleversé où les gouffres ne faisaient que de s'entrouvrir, ce dut être avec un bruit qui fit trembler au loin la terre ; il dut y plonger en bondissant, mugir avec des bruits d'abîme dans le chaos, et ses eaux,

durant de longues, bien longues années, escaladèrent sans doute de terribles sommets avant de conquérir enfin un niveau assuré et tranquille.

* * *

Comment se rendre compte de l'existence de cette rivière qui coule, non pas sur le flanc des montagnes, ni dans une vallée, comme font toute les rivières dont le cours est normal, dont le lit s'est creusé lentement, d'après les lois régulières, mais qui se précipite violemment à travers les montagnes entr'ouvertes ? D'où viendrait d'autre part cet énorme volume d'eau ? Serait-ce des nombreuses rivières qui coulent dans le Saguenay ou dans le lac Saint-Jean ? Mais aucune de ces rivières n'est navigable autrement qu'en canot, si l'on en excepte les plus grandes d'entre elles, comme la Chamouchouane, la Mistassini et la Péribonca qui, elles-mêmes, n'ont jamais plus de huit à dix pieds d'eau, et encore n'est-ce que sur une très-petite partie de leurs cours, à partir de leur embouchure. Serait-ce le lac Saint-Jean qui apporterait ce contingent prodigieux aux eaux du Saguenay ? Mais le pauvre lac, quoiqu'il reçoive des rivières venues de toutes les directions, n'a nulle part plus de cinquante pieds de profondeur, et, du reste, il ne s'écoule que faiblement dans le Saguenay. En outre, le Saguenay lui-même n'a aucune profondeur jusqu'à une douzaine de lieues de sa sortie du lac : il ne consiste qu'en une succession de rapides et de cascades jusqu'à l'endroit où la marée se fait sentir. Pourquoi ce peu de profondeur dans cette partie de son cours, et puis tout à coup cet abîme de vingt-cinq lieues de long où la sonde n'atteint parfois qu'à mille pieds sous la surface ? Pourquoi, dirons-nous encore, ces rapides et leur arrêt subit à Terre Rompue ? Pourquoi, de l'autre côté de la pres-

qu'île de Chicoutimi, trouve-t-on cet étrange lac Kencami, tout à fait enclavé dans les montagnes, et dont l'épaisseur d'eau égale celle de la rivière elle-même ? Pourquoi, partout où l'on voit des rochers ou des chaînons, sont-ils presque partout, presque invariablement arrondis, polis à leur surface, comme par un lèchement persistant, continu de vagues ? Pourquoi ces bizarres méandres, ces gorges innombrables creusées en serpentant au milieu des amas d'alluvion et de terre végétale ? Pourquoi ces rocs, ces nombreux cailloux absolument isolés, entièrement détachés du sol, que l'on aperçoit tout à coup en plein champ ou le long de quelque rivière au rivage apparemment paisible, et dont la formation est étrangère à celle de ces rocs ? Pourquoi partout ce bouleversement, cette nature tourmentée, ces escarpements, puis ces effondrements, ces soulèvements et ces gouffres, cet orage terrible des éléments qui semble avoir été arrêté dans son cours et pétrifié sur place ? Pourquoi ce phénomène en tant d'endroits répété qui proteste contre l'œuvre patiente de la nature, contre son action régulière et naturelle ? Ah ! assez de questions, assez d'interrogations dressées devant le vaste problème que nous avons sous les yeux ; sachons y plonger nos regards sans plus longtemps le redouter, sans une confiance trop grande dans la perspicacité de l'esprit qui distingue les causes dans les effets et se les explique, mais aussi sans aucune crainte puérile, avec la détermination de découvrir les secrets de la nature, et de les révéler en les démontrant victorieusement, dès qu'on est convaincu de les tenir.

Ce que nous voyons aujourd'hui du lac Saint-Jean, cette petite mer intérieure de douze lieues de long sur neuf de large, presque ronde, qui ressemble avec ses rivières à un vaste crabe étendant ses pattes dans toutes les directions, n'est rien qu'une miniature de ce qu'il

étais jadis. Ah ! jadis... nous voulons dire il y a des milliers et des milliers d'années, c'était pour le lac les beaux jours. Alors, il était grand, profond, superbe, et les tempêtes devaient le faire mugir avec fracas sur la ceinture de montagnes qui lui servaient de rivage et lui faisaient un cadre de quatre vingt-dix lieues de circonférence. Alors, il avait aussi, lui, ses abîmes, il couvrait des chaînons élevés : ses eaux renfermaient l'épais tribut d'alluvion lentement apporté par les âges et uniformément déposé sur son lit. Les rivières qui accourent à lui de tous côtés, celles du nord beaucoup plus considérables que celles du sud, parce qu'elles partent de plus loin, et qui aujourd'hui tombent dans le lac après une succession de rapides et de chutes, n'étaient comparativement alors que de petits cours d'eau arrivant tranquillement de la hauteur des terres et plongeant avec modestie dans le vaste corps du lac, comme des tributaires dociles, depuis longtemps rompus au joug et satisfaits. Soudain la terre s'entr'ouvrit avec fracas depuis l'endroit où est l'embouchure de la rivière Saguenay jusqu'aux rivages actuels du lac Saint-Jean ; les montagnes se fendirent sous l'action de quelque terrible force intérieure, et toute cette mer de 90 lieues de tour se précipita dans la fissure béante. Les montagnes qu'elle tenait ensevelies sous ses eaux découvrirent leur tête baignée de vagues éperdues... et alors, de ces sommets subitement éclos dans l'espace, les torrents jaillirent. Ils s'élancèrent affolés, au milieu des précipices ou sur les cimes les plus altières, ne sachant ni où ni comment se frayer un passage, courant dans les ravins, puis tout à coup bondissant sur quelque gigantesque écueil, allant comme une force aveugle, lançant devant eux d'énormes masses d'argile, de sable, de détritux végétaux qui s'attachèrent aux flancs des monts et qui remplirent les gorges béantes. Ils voulurent combler l'abîme étrange, mystérieux, profond,

qui s'était entr'ouvert soudainement devant eux ; ils y jetèrent les matières en décomposition que les siècles avaient amassées dans leur sein. Quand ils rencontrèrent des obstacles invincibles, ils rebroussèrent chemin, se cherchant un lit plus facile, pendant qu'au loin les vallées émues et frémissantes retentissaient des échos de leur course furieuse.

Longtemps, pendant des siècles, ils s'épuisèrent sur des chaînons compactes qui leur barraient le passage ; ils les inondèrent de leurs flots irrités, enlevant leurs crêtes qu'ils jetaient ensuite en éclats cent pas plus loin, ou bien les aplanissant, les arrondissant sous le roulis de leurs vagues, les léchant jusqu'à ce qu'elles fussent dépouillées du dernier arbrisseau, de la dernière tige arrêtée dans leurs crévasses ou attachée à leurs flancs ; puis, chargés de tous ces débris, ils allèrent les précipiter dans les vastes anfractuosités des montagnes, dans toutes les profondeurs restées à découvert, semant ainsi partout au hasard les trésors de leur maternité féconde.

Quand le lac se vit, lui, de grande mer intérieure qu'il était naguère, qu'il était il y avait à peine quelques heures, couvrant d'orgueilleuses cimes, plongeant dans d'insondables abîmes, réduit à n'être plus pour ainsi dire qu'un étang en présence de ces énormes rivières qui, la veille encore, venaient lui demander humblement un asile dans son sein, et qui, maintenant, se précipitaient sur lui comme pour l'accabler de sa déchéance, il essaya une dernière colère de géant, il ramassa ce qu'il lui restait de vagues, se souleva sur son lit mouvant, tremblant encore de tant de chocs formidables, et il voulut s'élancer à son tour à l'encontre de ces torrents improvisés qui ne savaient même pas

leur course ni quel lit ils iraient se choisir le lendemain.

Mais, impuissant, vaincu d'avance, ayant à lutter non-seulement contre les torrents déchainés qui tombaient en avalanches de sommets en sommets, remplissant l'espace du tonnerre de mille chutes escaladées et franchies presque à la fois, mais encore contre les chaînes de rochers qui, maintenant libres, se dressaient en maint endroit devant lui, contre les immenses barrières de sable qui s'entassaient les unes sur les autres à l'embouchure des grands cours d'eau sans cesse occupés de grossir et de multiplier les obstacles, il retomba comme un fauve épuisé sur le lit d'argile où il allait désormais s'ensevelir dans le morne repos des siècles. Longtemps il sommeilla sur cette tombe mouvante que lui firent les vagues de sable et d'alluvion tous les ans renouvelées, jusqu'au jour où des races d'hommes inconnus, hôtes errants des grands bois, vinrent sillonner son dos sur de frêles esquifs et le parcoururent en tous sens, à la poursuite silencieuse du gibier et des animaux à chaude fourrure dont pullulaient alors les forêts avoisinantes..... Ah ! qu'on nous pardonne cette indigne esquisse de ce qu'aucune plume humaine ne saurait décrire. Nous avons parcouru les rivages, les coteaux et les vallées formés lentement par les âges à la suite de ce hoquet formidable du globe qui rejeta subitement à sa surface tant de matières entassés dans son sein ; nous avons vu le grand cataclysme écrit d'une main frémissante en caractères qu'aucun œil humain ne saurait méconnaître ; nous l'avons vu comme un grand livre ouvert d'où l'évidence jaillit avec impétuosité, et notre esprit, agité de puissantes émotions, s'est laissé emporter à vouloir peindre cette heure terrible où la nature entière sembla s'abimer dans le chaos. Qu'on nous pardonne cette audace puérole qui a cependant une

excuse ; c'est que nous aimons tant notre sujet que nous ne mesurons pas nos tentatives aux forces qu'il exige ni à la grandeur qu'il renferme, et que nous faisons de notre mieux, content de voir notre faiblesse même servir à le réhausser encore et à le faire valoir d'avantage.

ARTHUR BUIES.

L'ARMÉE DES MISÉRABLES ALLEMANDS

Transportons-nous un instant au delà du Rhin, sur le territoire de l'empire d'Allemagne, où se meut la grande armée des misérables, ce prolétariat nomade, dont on évalue l'effectif à 200,000 individus, n'ayant ni feu ni lieu. On rencontre ces individus sur les grandes routes, dans les bois et forêts, sur les bords des fleuves et rivières ; une force mystérieuse les pousse en avant, à marcher sans cesse vers le sud, l'est ou l'ouest, jamais vers le nord. Ce sont les artisans-voyageurs, les *handwerksbursche* des pays allemands, gens ayant fait tant bien que mal l'apprentissage d'un métier quelconque, et qui sont pris de la fièvre du déplacement. Ces soi-disant ouvriers fuient le voisinage des cités ouvrières ou des villes industrielles ; ils préfèrent se chauffer au soleil, flâner sur les grandes routes, prendre le frais à l'ombre des bois. Ils vivent de mendicité et de rapine. Grâce à eux, la statistique des délits prend en Allemagne des proportions croissantes. On a évalué à quelque chose comme cent millions de marks et plus le montant général de l'impôt que cette armée de vagabonds extorque, bon an mal an, aux populations de l'empire. Les autorités, les associations de secours, le gouvernement se sont occupés de cette calamité nationale : la chancellerie impériale elle-même est intervenue, et des ordres ont été donnés pour arrêter le mal. Rien n'y a fait.

L'armée se recrute sans cesse de contingents nouveaux, elle déborde bien au-delà des frontières allemandes et elle devient pour les pays voisins de l'Alle-

magne un fléau contre lequel il n'y a malheureusement pas de remède. Si, cependant ! On entend soutenir la théorie suivante : "Triplons le nombre des gendarmes !" s'écrie un journal. "Sévissons rigoureusement, introduisons dans nos codes des pénalités spéciales !" Pour peu, on imiterait l'exemple de la Saxe, qui a introduit la peine de la verge dans ses prisons. Un journal allemand, très chauvin, disait ces jours derniers : "Certainement, c'est une honte pour notre patrie de constater que, dans le dernier quart du 19^e siècle, la société ou, pour mieux dire, l'État, ne peut venir à bout de cette question des vagabonds. Deux cent mille individus, robustes pour la plupart, errent à travers les champs, routes, bois, forêts, sentiers, villes et villages des pays allemands, menaçant la sécurité du foyer domestique, cet ornement de la civilisation nationale, et deviennent à tel point à charges des États voisins, que des mesures doivent être prises contre l'inondation des vagabonds allemands." En effet, les États voisins se sont vus obligés à prendre des mesures protectrices ; l'Allemagne a dû accepter les gens qu'on lui renvoie, aussi c'est par transports complets qu'on rapatrie ces coureurs du monde qui tendent la main et le chapeau, et dont on ne se débarrasse rapidement qu'en leur offrant du travail.

Mais les gouvernants ont des recettes à tous les maux, et dans le secret de son cabinet, M. le chancelier de l'empire a médité et trouvé le remède, il a lancé son idée. Pour venir à bout des 200,000 vagabonds (la presse allemande est bien modérée), on va doter les quelques millions d'ouvriers allemands d'un... livret d'ouvrier. L'empire emprunte à un autre empire ses procédés empiriques : quelques millions d'ouvriers honnêtes, laborieux, vont être placés de ce fait, sous la haute surveillance de la police, et cela du fait de ces 200,000 fainéants qui se baladent sur les grandes routes au lieu de travailler.

L'Allemagne lettrée et les écoles de l'empire ont été dotées d'un recueil de morceaux choisis en prose et en vers ; le sieur Wackernagel a réuni dans un volume ce qu'il a trouvé de mieux dans la littérature allemande. Il est un chapitre intitulé "der-Franzose" (le Français). L'auteur, qui répond au nom de Kuizner, dit dans un passage de cette désopilante critique : "Allez à Saint-Petersbourg, Stockholm et Londres : partout le Français est maître de langue, coiffeur, marchand ; mais il n'est pas l'homme de volonté et d'indépendance personnelle."

Eh bien ! l'auteur, et nous ne voulons pas nous commettre à lui dire qu'il en a menti, a oublié ses chers compatriotes et négligé de nous parler de la grande armée, non pas des misérables, mais des chenapans qui, au nombre de 200,000, deviennent une calamité, puisqu'ils menacent jusqu'à la "sécurité du foyer domestique, cet ornement de la civilisation nationale." Il a oublié ces légions de rôdeurs, de faux mendiants, de robustes vagabonds ; il a oublié ces 200,000 individus qui sont devenus une calamité telle, que des millions d'ouvriers vont être placés sous la surveillance de la police à cause d'eux.

X. X. X.

LUI ET ELLE

Lui était blond ; elle brune avec de grands yeux noirs.

Il me confia, un soir qu'il était malheureux, que tous deux avaient grandi ensemble, l'un à côté de l'autre ; qu'il l'avait aimée toute petite, alors qu'elle le rudoyait bien fort, cruellement, dans ses moments d'humeur ou quand sa poupée n'avait plus le talent de l'amuser.

Plus tard elle devint belle, et lui l'aimait maintenant davantage, avec ses longues tresses brunes, luisantes comme l'aile d'un corbeau, avec ses yeux d'enfant qui savaient si bien déjà aller fouiller tout au fond des cœurs et y allumer une étincelle.

Un jour il s'enhardit jusqu'à lui avouer qu'elle était bien jolie et qu'il l'aimait. Elle le regarda d'une drôle de manière, puis éclata gaîment de rire. Lui, devenu rouge comme une pivoine, s'enfuit. Décidément, il ne la reverrait plus. Quoi ; tout l'amour qu'il avait amassé depuis douze années, là, dans le secret de son pauvre cœur blessé ; ce culte qui lui avait coûté tant d'humiliantes tâches, tant d'avanies poignantes, tout cela n'était prisé qu'à un éclat de rire ! Et il entendait encore les cascades perlées et moqueuses qui avaient accueilli sa déclaration. Non, il ne la reverrait plus, et peut-être trouverait-il ailleurs où donner son dévouement et son amour.

Mais le lendemain ce fut elle qui vint le trouver. Il y avait un cercle de bistre autour de ses beaux yeux,

et on devinait quelque part, dans leurs cils fièrement arqués, la trace du passage d'une larme. Elle était sérieuse et lui demanda un pardon obtenu d'avance. Elle avait interrogé son cœur et en avait appris beaucoup de choses jusqu'alors ignorées. Elle aussi l'aimait, et ils seraient bien heureux plus tard.

Tout cela était dit d'une voix presque tendre, d'une voix qu'il ne lui avait jamais connue ; et, il était soudain pris de vertige en face d'autant de bonheur. Il balbutiait ; puis, tout-à-coup, comme l'enfant sur les genoux de sa mère, il parlait, parlait, la regardant dans les yeux et buvant sa félicité à grands traits. Il lui disait comme toujours il l'avait aimée, adorée, malgré ses froideurs, malgré ses rebuffades. Car, c'était bien assurément de l'amour que ce sentiment qui chaque jour le ramenait auprès d'elle, qui peuplait de tant d'ennuis tous les lieux où son image ne vivait pas.

Cela dura quelques jours ; juste assez longtemps pour lui faire croire à l'amour. Puis, le passé renaquit, avec ses éclaircies de bonheur, mais aussi avec ses contrariétés, ses bouderies, ses caprices et ses accès d'humeur.

Il aurait dû lui trouver le plus détestable caractère, une humeur maussade et tracassière. Au contraire, il continuait à la trouver admirable ; et, pauvre bête du bon Dieu, il n'était pas loin même de s'attribuer tout le tort dans le martyre de chaque jour qui lui était imposé, et qu'il avait hâte de subir pour recommencer la même tâche douloureuse le lendemain.

De quelle fange sommes-nous donc pétris, pauvres hommes ! Moi, j'étais furieux de le voir, un garçon intelligent, un garçon de cœur, poursuivre comme cela,

avec une fidélité canine, un amour insensé, un amour non partagé.

Je le lui dis un soir ; mais, la veille, elle lui avait souri, et il volait radieux reprendre sa chaîne si dure qu'il aimait tant.

Il m'apparut dans un tel rayonnement de bonheur que j'hésitai à ne pas croire que peut-être l'épreuve était finie, et qu'elle allait enfin lui payer en amour, toutes les souffrances du passé.

Je fus quelques jours sans revoir mon ami. J'allai frapper à sa porte : on me répondit qu'il était parti subitement pour un voyage, sans rien dire à personne, n'emportant qu'une légère malle pour tous bagages.

Revenu de chez elle de bonne heure le soir où je l'avais vu pour la dernière fois, il était apparu à son domestique tout bouleversé, bien ennuyé de la vie. Enfin, après une nuit d'insomnie, toute d'agitation, il était parti au matin, sans laisser soupçonner où il allait, ni quand il reviendrait.

Que s'était-il donc passé entre eux ?

Je l'appris plus tard. Elle lui avait annoncé de cette même voix tranquille, métallique, avec laquelle la veille au soir elle lui promettait presque de l'amour, que décidément elle ne l'aimait pas, ne l'avait jamais aimé et ne pourrait pas l'aimer. Un autre, d'ailleurs, dont elle donnait tout placidement le nom, venait de demander sa main, et elle la lui avait accordée.

Il avait écouté tout cela stupéfait, hébété, se demandant si ce n'était pas un cauchemar. Puis, sans une

parole, il s'était élancé dans la rue, ne sachant où il allait.

Dans sa chambre, le désespoir l'avait empoigné avec une force irrésistible ; et là, en face d'une glace qui lui renvoyait sa pauvre figure de martyr, il s'était demandé un moment s'il ne valait pas mieux la mort que cette douleur suprême.

Mais, à cette idée, la figure de sa mère lui était apparue ; cette figure si belle, si douce et si bonne qu'il avait souvent entrevue à travers ses pleurs, au-dessus de son berceau d'abord, et plus tard à ses premiers pas dans la vie.

Il revit cette femme chrétienne qui l'avait tant aimé et qui, un jour, saisie par la mort, l'avait mandé à son chevet ; et là, de sa voix toute pleine d'amour maternel, de cette même voix qui lui avait enseigné les premiers bégaiements de la prière, lui avait dit en désignant le crucifix : " Aime-le bien, prie-le souvent, car les joies du monde sont inconstantes et trompeuses et c'est là seulement qu'est le bonheur."

Cette vision ne dura qu'une seconde, mais son pauvre cœur se dilata à ces souvenirs. Il tomba à genoux, et ses larmes coulèrent avec ses prières sur le vieux prie-Dieu où sa mère s'agenouillait autrefois.

Après cela, il était parti ; il avait couru le monde. C'est qu'il était pris d'un besoin irrésistible d'oublier.

Je le rencontrai longtemps plus tard. Il était revenu et travaillait sans relâche. Il prétendait ne plus se souvenir. Mais un jour, à la promenade, une femme passa devant nous, que je reconnus. Elle était tou-

jours la même, rieuse, jolie, et un grand *dadais* s'en allait sur ses pas, accroché à ses jupes. C'était un nouvel amoureux, une nouvelle victime.

Elle nous salua en souriant, sans embarras, sans la moindre contrainte, tandis que mon ami me serrait fiévreusement la main, et paraissait vouloir se rassurer lui-même en me soufflant à l'oreille : " Ne crains rien, va ; j'ai tout oublié."

Il l'aimait encore, le malheureux ! Et, je revins de cette rencontre furieux contre lui et toutes ces autres bêtes du bon Dieu qui s'en vont sans bonheur dans la vie, pour avoir donné leur cœur à qui ne le valait pas et ne devait jamais savoir en apprécier l'amour et le dévoûment.

LOUIS LUSSIER.

St-Hyacinthe, 15 septembre 1884.

L'ISLE AUX DÉMONS

(Suite et fin)

X

DEUX ANS APRÈS

Plus de deux ans s'étaient écoulés depuis les événements qui précèdent.

Sous une forte brise de l'ouest, un navire poursuivait sa route, descendant le golfe Saint-Laurent. L'île de l'Assomption avait été dépassée depuis quelques heures, et de nouveau la mer embrassait tous les horizons.

À l'avant du navire, un officier interrogeait l'espace. Une expression d'impatience, d'anxiété, donnait à son regard des lueurs étranges qui faisaient deviner l'agitation de sa pensée.

Soudain à l'orient, aussi loin que la vue pouvait atteindre, se forma, à ras d'eau, un nuage, pâle d'abord, qui grandit peu à peu. Bientôt après, la côte de Terre-neuve se dessinait nettement sur le bleu de l'horizon.

L'officier de marine, dont la figure se déridait à mesure que s'effaçait l'espace, était l'un des acteurs du drame que nous avons raconté. Fidèle à la promesse qu'il s'était jurée, le lieutenant Brunelle revenait à la première occasion favorable, au secours des abandonnés de l'Isle aux Démons.

Après deux ans passés au Canada, il avait reçu ordre de rentrer en France, et il profitait de son passage près de l'île maudite pour accomplir un grand acte d'humanité d'abord, un devoir d'amitié ensuite.

A la joyeuse perspective de revoir bientôt Gontran et Marguerite se joignait un sentiment d'angoisse profonde. Retrouverait-il les jeunes gens sur cette terre où ils avaient été exposés à toutes les rigueurs d'un climat sévère, à la faim et aux souffrances morales d'un isolement atroce. Ce n'était pas sans crainte que le lieutenant voyait arriver l'heure de la rencontre ?

La nuit vint. C'était une de ces nuits d'automne, où la température se fait douce comme pour mieux donner le souvenir de la saison passée, où la brise jette à l'espace les dernières émanations de l'été, où l'air garde encore des parfums affaiblis, derniers vestiges des beaux jours.

L'officier passa la nuit debout sur le pont, dans une impatience fiévreuse. Après de longues heures enfin, l'aurore lui laissa voir, à demi-perdue dans les brumes du matin, la terre à laquelle il allait redemander les victimes de la colère du marquis de LaRoque.

Deux heures plus tard, M. Chs Brunelle touchait au rivage, et après être monté sur la falaise, il aperçut près de la forêt une habitation dont la vue le remplit de joie. Son bonheur fut toutefois de courte durée, car en promenant les yeux autour de lui son regard distingua un tertre surmonté de deux croix. Il s'approcha, l'angoisse au cœur, et il y lut ces inscriptions, gravées au couteau :

†
Adieu

|

†
A Damienne

La dernière disait la mort de la vieille duègne, seulement était-ce Marguerite ou Gontran qui dormait sous l'autre croix tombale, et lequel des deux avait gravé ce mot navrant sur la tombe de celui que Dieu avait frappé le premier ?

Un sentier qui témoignait de la visite fréquente du survivant aux tombeaux de ses deux compagnons d'infortune, conduisait à l'habitation. Le lieutenant le suivit d'un pas hâtif et bientôt il pénétrait en tremblant dans la chaumière où, sur un lit de fourrures, il aperçut une créature pâle, tellement maigrie par la souffrance et le malheur qu'il hésita à reconnaître la fière et belle jeune fille d'il y avait deux ans, et si faible qu'elle put à peine tendre les bras vers lui avec une exclamation de délivrance.

Nous renonçons à décrire la scène qui suivit. Le lieutenant arrivait à l'heure suprême. Encore quelques heures et il n'eût retrouvé qu'un cadavre. La jeune femme, ranimée par la présence de M. Chs Brunelle et par les secours qu'on lui prodigua, se sentait renaître à la vie.

Toutefois il fallait songer au départ. On fixa l'embarquement à la nuit, et après avoir fait transporter à bord ce que Marguerite voulait apporter avec elle, l'officier et la jeune femme se dirigèrent vers la demeure dernière de Gontran et de leur compagne de malheur.

Tous deux s'agenouillèrent longuement sur la terre, disant un dernier adieu à ceux qui dormaient sous ce tertre et faisant monter vers le ciel, avec les plaintes du flot qui déferlait sur la grève, une prière suprême pour la tranquillité de leur dernier repos.

Peu d'instants plus tard, le navire reprenait sa marche vers la terre de France. Pendant la traversée, le lieutenant se fit raconter par Marguerite, qui prenait une âpre jouissance à revenir sur ces scènes du passé, toutes les phases de sa vie dans l'île, et, lui, écoutait avec un sombre intérêt, le récit de ce fatal enchaînement de malheurs.

Les premières joies de cette vie d'amour et d'idéales satisfactions qui suivit l'heure de la rencontre, n'avaient pu éloigner de la pensée des jeunes gens le sentiment de leur abandon. Sur cette terre inhabitée, dans un pays que l'imagination des voyageurs avait peuplé d'êtres terribles et mystérieux, l'inconnu se présentait de tous côtés. Toutefois ils ne se firent pas d'abord une idée exacte des misères et des privations qui les attendaient. Le temps était radieux comme aux plus beaux jours de l'année, la mer déroulait au loin sa nappe immaculée avec des ondulations lascives, les vents étaient doux, la nature pleine d'enivrement et de délicieux murmures. La vie s'échappait de toutes parts avec tant de force que les abandonnés sentaient leur courage se ranimer en aspirant les effluves magnétiques qui couraient dans l'air. Et peu à peu, se grisant à cette sérénité qui les entourait, ils laissaient leur âme s'ouvrir à l'idée d'une vie nouvelle et à l'abri des orages.

Dès les premiers jours, M. de Kermer décida de visiter l'île et de s'y ériger un établissement à l'épreuve des vents, du froid et des tempêtes. L'été se passa à ce travail qui fut long et pénible. Au commencement de septembre, à côté de la forêt, s'élevait enfin une cabane

spacieuse qui devait désormais servir d'habitation aux trois malheureux.

Le gibier qui abondait sur les grèves et dans les marais, et les fruits sauvages que poussait l'île leur assuraient une nourriture constante et substantielle.

Quand les premiers vents d'automne soufflèrent sur le golfe, Gontran, averti par ces précurseurs de l'hiver, se prépara des provisions de bois et de bouche en vue des mauvais jours.

Jusques là, la vie avait été relativement facile, mais la misère vint avec les froids et les humidités de novembre. Dès lors, Gontran et Marguerite durent se confiner une grande partie du temps dans leur habitation, à cause des pluies et des tempêtes continuelles qui s'abattaient sur l'île.

Les mois d'hiver se passèrent misérablement. Gontran, épuisé par le travail de l'été précédent, abattu par les privations, courbé sous la torture morale de l'inquiétude, voyant sa jeune femme perdre à la fois sa santé et son courage, était las de cette vie auquel la destinée les condamnait. Vers la fin de février, il prit le lit pour n'en sortir qu'aux bras de Marguerite et de sa fidèle servante qui venaient de creuser dans le sol glacé le lit de son dernier repos, et qui l'y allaient déposer.

Quelque temps plus tard, la vieille Damienne le suivait dans la tombe.

Marguerite resta seule.

Seule, à vingt-trois ans, prisonnière sur une île mau-

dite que l'océan gardait en géolier inexorable, elle, la fière et noble héritière d'un des plus beaux noms de France, douce jeune fille dont le berceau et la vie avaient été entourés de soins et de tendresses. La plume s'arrête en face des longs mois qu'elle passa alors sur l'île, jusqu'à l'heure où le lieutenant Brunelle vint l'arracher à la mort, et le cœur se serre à la pensée de ce dédale de douleurs, de privations, d'accablancements, à travers lequel l'imagination ne peut marcher sans frémir.

La légende qui a peuplé l'Isle aux Démons d'esprits et de fantômes, veut que les abandonnés aient été tourmentés par ces derniers d'une manière incessante. Mais ce fut surtout après la mort de Gontran et de Damienne que les malins esprits exercèrent plus ardemment leurs ravages autour de l'habitation de Marguerite. Thévet¹ raconte que c'est à partir de ce temps que la jeune femme "se déconforta, n'ayant plus à qui parler, si ce "n'était aux bêtes contre lesquelles elle était en guerre "nuit et jour : et si la grâce de Dieu ne l'eût soutenue, "c'était pour la faire entrer en désespoir, vu que, comme "elle m'a dit, elle fut plus de deux mois que toujours "elle voyait les visions les plus étranges que l'homme "saurait imaginer : mais tout aussitôt qu'elle priait "Dieu, ces fantômes s'évanouissaient."

Thévet ajoute de plus que la jeune femme, lorsqu'elle s'embarqua pour revenir en France, hésita à quitter l'île et eut "une certaine volonté de ne passer plus "avant et de mourir en ce lieu solitaire comme son "mari et sa servante et qu'elle désirait y rester encore, "agitée de tristesse comme elle était."

¹ Thévet : *Cosmographie universelle*, tome II, pages 1019-1020.

XI

AU CARREFOUR-DU-MAUDIT

Après son retour en France, où le marquis de La-Roque venait de mourir de la main d'un assassin, Mademoiselle de Roberval reprit possession du château d'Yvonie, où elle vécut de longues années. Elle porta toujours le deuil de M. de Kermer et fit ériger à sa mémoire un monument sous le chêne du Carrefour-du-Maudit, qui avait été témoin de sa première rencontre avec Gontran.

Chaque matin, sous ses habits de veuve, elle allait

Y prier pour son âme, et par des fleurs nouvelles
Remplaçait en pleurant les pâles immortelles
Et les bouquets anciens.

LOUIS-H. TACHÉ.

FIN.

CE QUE C'EST QU'UNE MÈRE

Perdue... s'écria le vieux docteur avec un accent de déchirement...

Le vieillard laissa tomber sa tête fatiguée.

Il pleurait.

Il avait jeté la sonde dans cette mer immense, la science.

Il en avait scruté les profondeurs. Ses regards suivaient depuis longtemps, sans jamais les perdre de vue, les évolutions de la connaissance humaine.

Il était une lumière.

Son génie, plus d'une fois, avait arraché à l'inexorable destinée, les victimes qu'elle indiquait à la mort.

Il avait séché plus d'une larme, consolé plus d'un foyer, relevé plus d'une mère navrée.

Cette fois, il entendait à deux pas, le râle tragique qui sortait de la poitrine d'un être aimé,—trop aimé peut-être, car dans ses impénétrables décrets, Dieu souvent frappe ceux-là qu'un père idolâtre,—et il sanglotait.

Il avait vu déjà mourir deux des siens : pour la troi-

sième fois sa vaste intelligence allait se heurter contre le secret de Dieu... le mystère.

Léontine s'éteignait doucement, doucement sous le regard humide de sa mère.

Cette ange de la douleur, qui plane toujours au-dessus des fatalités, plus près du ciel que de la terre à cause de ses vertus angéliques, cette surnaturelle créature, en qui Dieu a déposé le germe de toutes les grandes actions, cette femme penchée sur toutes les amertumes comme sur tous les épanouissements de la vie, une mère, la sienne, veillait au chevet de sa fille, et priait.

Il y a des moments de l'existence, où la grandeur de certains spectacles, ouvre une porte sur les infinies béatitudes de l'éternité ; une de ces issues par lesquelles on ne peut plus douter de Dieu, c'est la sublime résignation d'une mère chrétienne.

Lorsque l'homme, ce roi de la terre, créé fort et prédestiné par Dieu aux lassitudes de la vie, tombe foudroyé par le malheur, un être débile, qu'un souffle pourrait emporter, une faiblesse incarnée, sur qui semble peser plus lourdement le fardeau de la grande expiation humaine, se lève, se dresse en face de toutes les tortures morales qui l'assaillent, et elle les terrasse... c'est la mère.

Sur le chemin de la Passion, une femme portait jusqu'au Golgotha son cœur déchiré par toutes les frénésies d'une populace en démente, c'était la Mère du Rédempteur.

L'homme de la science avait invoqué les secours de son érudition. La science lui montrait le désespoir.

La mère avait regardé plus haut, elle priait :

La supplication est une puissance.

Un sourire de contentement intérieur idéalisait la figure de Léontine ; c'était comme un dernier reflet de ses vertus. A son père, elle montrait la croix ; à sa mère, elle disait des paroles que les anges seuls peuvent inspirer ; à une sœur chérie, elle léguait les plus beaux exemples, à son fiancé qui avait obtenu de la voir une dernière fois sur ce seuil de l'éternité, elle assurait que la religion seulement, peut mettre dans l'amour un peu de bonheur.

La religion, voilà ce qu'elle avait cherché dans celui qu'elle aimait ! Elle savait que la Providence qui donne aux petits oiseaux de quoi bâtir un nid, n'abandonne jamais l'homme dont le cœur est tourné vers Dieu.

Gaston avait une intelligence supérieure. Il était bon, brave, honnête, et beau de cette beauté morale, qui fait que l'on oublie dans l'homme sa déchéance ; Léontine l'avait aimé sans se demander s'il était favori de l'opulence, ou paria de la fortune, parcequ'elle obéissait à une inclination de son cœur. Quand elle avait appris du jeune homme que son heure n'était pas venue de se frayer un chemin à travers les égoïsmes de la société, elle avait dit : "j'aime, j'attendrai."

L'amour n'est pas une dérision ; il a été mis au cœur de l'homme par Dieu lui-même, et ceux-là dont le cynisme glacé cherche à en étouffer les sublimes manifestations sont maudits, parcequ'ils entravent la plus grande loi morale de l'humanité.

Léontine priait, espérait et aimait.

Non, jamais elle n'eût arraché au livre de sa jeunesse, une de ses pages d'inaltérable sérénité, pour la jeter au vent brûlant des préjugés du monde...

Le monde, hélas ! au lieu de briser des existences qui s'appellent, au lieu de combiner d'exécrables alliances, devrait bien plutôt apporter un peu de consolation aux foyers où sont entrés la déception, le dégoût, la désillusion, la haine et trop souvent l'adultère.

Léontine abhorrait le monde ; elle avait appris à planer au-dessus de ses scandaleux agissements, et lorsque Dieu vit qu'il était temps d'appeler à lui cette vierge selon sa volonté, elle n'éprouva qu'un regret, celui de ne pouvoir s'envoler au ciel avec ceux qui lui étaient chers.

Elle mourut au crépuscule, comme les derniers feux du jour. Avec la nuit, le deuil était entré dans cette maison...

Il y a dans la nature une indicible tristesse lorsque la nuit l'enveloppe de ses grandes ombres. Il s'y passe comme un étouffement de tout ce qui est.

La mort a ses ténèbres et ses angoisses. Quand elle déploie ses sombres ailes quelque part, c'est la désolation qu'elle répand.

Tout ce qui était autour de Léontine, tout ce qui vivait avec elle, tout ce qui l'avait aimée semblait ne plus respirer.

Les cœurs abattus par la douleur ne battaient plus.

Les fleurs qu'elle avait tant aimées penchaient leurs

tiges vers la terre, comme si un souffle sépulcral les eût flétries en passant sur elles.

Les petits chantres ailés qu'elle avait sauvés de la froidure au retour des neiges, n'avaient plus de voix.

Une étoile d'or brillait à l'horizon. Elle avait l'air de sourire à la jeune morte en illuminant sa figure. Sans doute, un ange avait dû se glisser par le plus pur rayon de cet astre, pour cueillir l'âme de Léontine et la rendre à son créateur...

Quelques jours après cette catastrophe, deux ombres se dessinaient sur les dalles d'une chapelle solitaire. La mère et la sœur étaient à genoux. Leurs prières montaient à Dieu ! Chaque jour les ramenait au sanctuaire, et dans le silence des saints lieux, on pouvait entendre deux respirations égales, douces comme le bruit harmonieux qu'aurait fait un séraphin battant de l'aile.

Elles ne sortaient pas de là sans être plus consolées, plus fortifiées.

Le père de Léontine avait repris l'accomplissement de ses devoirs professionnels. Pour obéir au vœu de sa fille, il avait essayé d'être fort ; mais les meurtrissures que son cœur avait subies le courbaient fatalement à son déclin.

Il avait mis au service de sa patrie une activité étonnante, une initiative devenue indispensable.

La plupart des grandes questions sociales qui s'étaient agitées autour de lui, avaient reçu un éclair de son génie.

La gaieté naturelle de son caractère, avait toujours été une source de jouissances exquisés pour ceux qui étaient dans son intimité.

Depuis l'événement terrible qui l'avait frappé, il était morne, sa pensée se perdait dans les plus sombres rêveries.

Il cherchaient l'isolement pour exhaler plus librement la mélancolie de ses plaintes.

Ceux qui l'ont observé, ont vu souvent son œil se voiler.

Il buvait le calice jusqu'à la lie...

Un jour il fondit en larmes, et ces trois stances pleines de tristesse tombèrent de sa plume :

“ J'y rêve bien souvent à mon bon cimetière.
 J'y rêve aussi souvent à cette bonne bière
 Où blanchiront mes os.
 J'aurai pour me pleurer les larmes d'une mère,
 D'un enfant bien-aimé l'efficace prière,
 Et l'éternel repos.

Ils sont là trois des miens sous la terre durcie,
 Ils sont là trois des miens ! sous la bise adoucie,
 Je revois leurs cercueils.
 Je les revois souvent ; toujours dans ma pensée
 Leur souvenir me vient, bienfaisante rosée,
 Souvenir de linceul.

Au ciel nous irons tous ! au ciel, notre patrie !
 Ce qu'on voit en ce monde est peu digne d'envie ;
 Au ciel nous irons tous.
 Nous y vivrons en paix, sans crainte et sans alarmes,
 Là, jamais de chagrins, jamais non plus de larmes,
 Et nous prions pour vous !”

Ses dernières pensées sont là. Le cœur de Dieu a été touché, car le pauvre vieillard est allé au ciel " vivre en paix, sans crainte et sans alarmes," et prier pour ceux qui sont restés.

Gaston était parti dans l'étourdissement de sa douleur. Il avait fui, bien loin, portant toujours en lui le brasier qui le consumait. Il avait cru dans sa fièvre que l'espace, les pays parcourus, l'éloignement, les distractions auxquelles il se livrerait en pâture, auraient pitié de lui ! La blessure de son cœur était trop profonde ! Un dernier refuge lui était ouvert, le cloître ! Il y entra.

L'amour brutal, la cupidité, le lucre, le veau d'or, n'eussent pas inspiré cette abnégation.

Ces événements s'étaient succédés avec rapidité. Le pauvre foyer venait d'être rudement décimé.

L'action providentielle a quelquefois de ces manifestations qui sont épouvantables.

La blonde et belle enfant qui chaque soir accompagnait sa mère, avait gardé précieusement au fond de son âme, le souvenir embaumé des vertus de sa sœur. La providence mit sur son chemin des jours de bonheur.

Elle aima, et fut aimée comme elle avait rêvé de l'être !

Le père était tombé.

Le vieux chêne battu par la tempête s'était effondré sur lui-même.

Le jeune homme que la virilité et la sève de son âge n'avaient pu soutenir, avait vu son désespoir se frapper contre les murs glacés d'un monastère.

Une nouvelle affection avait sauvé la sœur de Léontine.

Quelqu'un restait pour supporter une condensation de malheur ! La mère !...

Le roseau frêle et délicat avait subi tous les orages ; la tourmente n'avait pu le rompre.

Cet héroïsme-là tient au surnaturel... Du sein des tourbillons de la foule, des clameurs bruyantes de la cité, une femme se détache chaque jour, et se dirige vers le temple !

C'est elle !

Sa tête a blanchi.

Il se dégage de sa figure, comme un rayonnement de la Divinité.

C'est une sainte.

GEORGES LEMAY.

LE DERNIER BAISER

Puisqu' chacun, madame, a narré son histoire,
Dit Tristan, à mon tour!... Au fond de ma mémoire
J'en garde une, et tandis qu'on prépare le thé,
Je vais vous la conter dans sa simplicité.
Le souvenir m'en est doux comme un tête-à-tête
Avec un vieil ami qu'on retrouve et qu'on fête.
Elle bat un rappel de jeunesse en mon cœur,
Comme on dit qu'un bon vin rappelle son buveur...

C'était pendant les jours gris d'une fin d'octobre,
Et je touchais à l'âge où l'homme devient sobre
Forcément, n'ayant plus pour suivre le plaisir
Que le souffle trop court d'un impuissant désir.
Le front se dégarnit et la barbe grisonne,
On exhale une triste et rance odeur d'automne ;
C'est navrant... Bref, j'avais le spleen et m'étais mis
Au vert, loin du Paris viveur, chez des amis,
Dans un village obscur, tout arrosé d'eau vive
Et couronné de bois, qu'on appelle Auberive.
Le pays est charmant, sauvage, intime et frais,
Plein de fleurs, embaumé du parfum des forêts.
Seul, un grand bâtiment à mine sépulcrale
Fait tache et l'assombrit : c'est la *Maison centrale*,
— Une prison bâtie au milieu des jardins
Abbatiaux d'un vieux couvent de bernardins. —
Des femmes que le vice ou le crime a damnées,
Comme au fond d'une tombe y vivent des années,
N'ayant que les chéneaux des toits pour horizons
Et ne sachant plus rien des jours et des saisons,

Enfermée à vingt ans dans cet enfer de Dante,
 Plus d'une en sort ridée et la tête branlante ;
 Plus d'une, après des mois de silence absolu,
 Quand sa grâce est signée et son temps révolu,
 Arrive au clair soleil, épeurée et honteuse,
 Comme un oi-seau de nuit qui, d'une aile boiteuse,
 Bat les airs et se cogne aux murs.

Or, le hasard
 Fit justement qu'au jour marqué pour mon départ,
 L'une d'elles sortait, sa peine étant finie.
 " Cette nuit, vous aurez galante compagnie,
 Me dit le conducteur sur son siège campé
 Et d'un clin d'œil narquois me montrant le coupé,
 La *Centrale* a lâché ce soir une hirondelle,
 Et vous voyagerez tête-à-tête avec elle.
 Ne vous en plaignez pas pourtant... Elle est, ma foi,
 Jeunette et fort jolie... Un vrai morceau de roi ! "

La libérée était déjà dans la voiture.
 Très jolie, en effet : vingt-cinq ans, la figure
 Mignonne, avec de beaux grands yeux d'un bleu rêveur ;
 Le teint avait la mate et morbide pâleur
 D'une plante poussée à l'ombre d'une cave,
 Mais les lignes étaient d'une grâce suave,
 Et le buste moulait son exquise beauté
 Sous le corsage étroit d'une robe d'été ;
 — Pauvre robe de toile en maint endroit crevée
 Qu'elle portait jadis au jour de l'arrivée,
 Et que, d'après la règle et malgré la saison,
 Elle avait dû remettre en quittant la prison. —
 Sans relever les yeux et sans ouvrir la bouche,
 Dans son coin déjà sombre, elle restait farouche.
 Et moi, me demandant quelle perversion
 Précoce ou quel sauvage éclat de passion
 L'avait, si jeune, avec sa mine virginale,
 Jetée en ce borbier de la *Maison Centrale*,
 Je sentais s'amollir mon cœur de vieux garçon.

Le jour tombait. La pluie, avec un lent frisson,
Jonchait de débris morts la boueuse traverse
Où nos chevaux trottaient lourdement sous l'averse,
Dans le coupé, dont les carreaux étaient cassés,
L'air pénétrait plus âpre, et les membres glacés
De l'enfant grelottaient sous la mince lustrine
De son corsage usé couvrant mal la poitrine.
Ses dents claquaient, son corps, sur lui-même plié,
Tremblait comme la feuille au vent... C'était pitié !
Enlever lestement ma pelisse et l'étendre
Sur ce corps féminin si tremblant et si tendre,
Ce fut, vous le pensez, l'affaire d'un moment.
Elle balbutiait, et le saisissement
Paralysait les mots sur ses lèvres timides ;
Mais ses yeux expressifs aux prunelles humides
Dans l'ombre me criaient un éloquent merci...
Quand la bonne fourrure épaisse eut réussi
A réchauffer sa chair déjà tout engourdie,
L'enfant posa son bras sous sa tête alourdie,
Puis s'endormit... Et moi... Mon Dieu, j'en fis autant
Et jusqu'au petit jour le courrier, cahotant
A travers les bois noirs et la plaine pierreuse,
Nous beïça chastement dans sa caisse poudreuse.

Vers l'aube, dans mon coin m'éveillant en sursaut,
Je sentis sur mes doigts un souffle moite et chaud,
Et je vis à mes pieds la blonde pécheresse
Qui pressait sur mes mains sa bouche avec tendresse
Et pleurait... Pour payer mon très léger bienfait,
Elle me prodiguait les seuls biens qu'elle avait :
Ses caresses... Ma foi, jamais, je vous le jure,
L'amour ne m'a donné jouissance plus pure
Que le baiser naïf et désintéressé
De cette pauvre enfant, honteuse du passé,
Et me remerciant d'avoir su voir en elle
La femme malheureuse et non la criminelle !...

Nous étions arrivés, et j'avais cru devoir
En la quittant parler de courage et d'espoir .
" Elle était jeune encor, le travail purifie,
Elle pouvait par lui régénérer sa vie..."
Je lui serrai la main, puis, dans le jour mouillé
Qui filtrait, terne et froid, du fond d'un ciel brouillé,
Ayant vu lentement son fin profil de vierge
S'enfoncer sous le porche enfumé d'une auberge,
Je partis, mieux portant et meilleur, réchauffant
Mon cœur au souvenir de ce baiser d'enfant,
Le plus délicieux, — et le dernier, — madame,
Qui soit tombé pour moi des lèvres d'une femme.

ANDRÉ THEURIET.

STATUTS DU CANADA.

Prix des Statuts en vente au bureau de l'imprimeur
de la Reine, Ottawa.

B. CHAMBERLIN,

Imprimeur de la Reine.

OTTAWA, Avril 1884.

PROVINCE DU CANADA.

	\$	c.		\$	c.
Statuts Refondus H. C.....	3	25	Code Civil	1	00
“ “ B. C.....	3	25	Lois Criminelles en 1 vol.....	1	80
Code de Procédure Civil.....	1	50	Ordres en Conseil, à 1874.....	1	25

PUISSANCE DU CANADA.

Vic.		\$	c.	Vic.		\$	c.
32-33	Statuts de 1869.....	1	50	42	Statuts de 1879, Vol. I....	1	25
33	“ 1870.....	0	20	“	“ Vol. II...	0	40
34	“ 1871.....	0	80	“	“ Vols I&II	1	50
35	“ 1872.....	2	00	“	1880, Vol. I....	1	25
36	“ 1873.....	1	60	“	“ Vol. II...	0	50
37	“ 1874.....	1	43	“	“ Vols I&II	1	60
38	“ 1875, Vol. I....	1	50	44	“ 1881, Vol. I... .	0	80
“	“ “ Vol. II...	0	80	“	“ Vol. II...	0	60
39	“ 1876, Vol. I....	0	80	“	“ Vols I&II	1	25
“	“ “ Vol. II...	0	80	45	“ 1882 Vol. I....	1	00
“	“ “ Vols I&II	1	50	“	“ Vol. II...	1	00
40	“ 1877, Vol. I....	1	00	“	“ Vols I&II	2	00
“	“ “ Vol. II...	0	60	46	“ 1883, Vol. I....	1	60
“	“ “ Vols I&II	1	50	“	“ Vol. II...	0	60
41	“ 1878, Vol. I....	0	80	“	“ Vols I&II	2	60
“	“ “ Vol. II...	0	35				
“	“ “ Vols I&II	1	00				

CHEMIN DE FER DU GRAND-TRONC

HEURES

DE	POUR	DÉPART	ARRIVÉE
Montréal.....	Québec.....	10.15 p.m.	6.30 a.m.
".....	".....	7.30 a.m.	2.50 p.m.
Québec.....	Montréal.....	9.15 p.m.	6.00 a.m.
".....	".....	1.00 p.m.	10.40 p.m.
Montréal.....	Portland.....	10.15 p.m.	12.35 p.m.
".....	Island Pond.....	3.30 p.m.	9.15 p.m.
".....	Portland.....	7.30 a.m.	5.20 p.m.
".....	Toronto.....	12.30 p.m.	6.55 p.m.
".....	".....	9.00 a.m.	10.30 p.m.
".....	".....	8.00 p.m.	9.15 a.m.
".....	".....	11.55 p.m.	11.30 a.m.
".....	St. Jean.....	5.30 p.m.	6.30 p.m.
".....	Rouse's Point.....	6.10 p.m.	8.10 p.m.
".....	".....	7.15 a.m.	9.20 a.m.
".....	Lake Champlain Junction	4.30 p.m.	6.50 p.m.
".....	Sorel.....	8.00 a.m.	12.00 p.m.
".....	".....	5.10 p.m.	8.10 p.m.

CHARS PALAIS et CHARS DORTOIRS

DANS TOUTES LES DIRECTIONS

La ligne la plus avantageuse dans toutes les parties du pays

Passages au plus bas prix pour tous les points
de la Nouvelle-Angleterre

Agents dans toutes les villes du Canada

J. HICKSON, Gérant Général } Montréal
W. WAINRIGHT, Ass.-Gérant }